

VARIÉTÉS.

Histoire du voisin Pierre.

CONTE NORWÉGIEN.

Pierre, la Barbe-Grise, ne ressemblait en rien à son voisin Gudbrand; il était roide, impérieux, colère, et n'avait guère plus de patience qu'un chien à qui on arrache un os ou qu'un chat qu'on étrangle. Il eût été insupportable, si le ciel, dans sa miséricorde, ne lui eût donné une femme digne de lui. Elle était volontaire, taquine, hargneuse, acariâtre: toujours prête à se taire, quand son mari ne disait rien, et à crier dès qu'il ouvrait la bouche. C'était un grand bonheur pour la Barbe-Grise, que de posséder un tel trésor. Sans sa femme, aurait-il jamais su que la patience n'est pas le mérite des sots, et que la douceur est la première des vertus!

Un jour de fénaison, comme il rentrait chez lui après un rude travail de quinze heures, plus furieux que de coutume, demandant sa soupe, qui n'était pas prête, jurant, écumant et maudissant les femmes de leur paresse:

— Bon Dieu! Pierre, vous en parlez à votre aise, lui dit sa femme; voulez-vous changer de rôle? Demain je fanerai pour vous, vous ferez le ménage à ma place. Nous verrons qui des deux aura le plus de peine et s'en tirera le mieux.

— Marché fait, s'écria Pierre: il faut qu'une fois pour toutes vous sachiez par expérience ce que souffre un pauvre mari, cela vous apprendra le respect: c'est une leçon dont vous avez besoin.

Le lendemain, au point du jour, la femme partit, le râteau sur l'épaule, la faucille au côté, heureuse de voir le soleil et chantant à plein gosier, comme l'alouette.

Qui fut un peu surpris de se trouver au logis? Ce fut Pierre la Barbe-Grise; mais il n'en voulait pas avoir le démenti. Aussi se mit-il à battre le beurre comme s'il n'avait fait autre chose de sa vie.

On s'échauffe aisément quand on fait un métier nouveau; Pierre avait le gosier sec, il descendit à la cave pour tirer de la bière au tonneau. Il venait d'enfoncer la bonde et allait y mettre le robinet, quand il entendit un grognement au-dessus de sa tête: c'était le porc qui ravageait la cuisine.

— Mon beurre est perdu! s'écria la Barbe-Grise.

Et le voilà qui monte l'escalier quatre à quatre, tenant le robinet à la main. Quel spectacle! la baratte renversée, la crème à terre, et le pourceau se vautrant dans des flots de lait.

Un plus sage eût perdu patience; Pierre se jeta sur l'animal, le saisit au passage et lui donna droit sur la tempe un coup de robinet si bien appliqué qu'il en tomba roide mort sur le coup.

En retirant l'arme toute sanglante, Pierre songea qu'il n'avait pas fermé la bonde et que la bière coulait toujours; il courut à la cave; heureusement la bière ne coulait plus; il est vrai qu'il n'en restait plus une goutte dans le tonneau.

Il fallait recommencer la besogne, et battre du beurre si l'on voulait dîner. Pierre retourna à la laiterie; il y avait assez de crème pour réparer l'accident du matin. Le voilà donc qui bat et bat de plus belle; tout en battant il songea, mais un peu tard, que la vache était encore à l'étable, et qu'on ne lui avait donné ni à boire ni à manger, quoique le soleil fût haut à l'horizon. Aussitôt le voilà qui veut courir à l'écurie; mais l'expérience l'avait rendu sage: "J'ai là, pensa-t-il, mon petit enfant qui se roule par terre; si je laisse la baratte, le gourmand la renversera, un malheur est bientôt fait." Sur quoi, il mit la baratte sur son dos, et alla vite tirer de l'eau pour abreuver la vache. Le puits était profond, les seaux n'enfonçaient pas; Pierre, qui s'impatientait, se pencha sur la corde pour en finir. Paf! voilà le lait qui lui coule sur la tête avant de tomber dans le puits.

"Décidément, dit Pierre, je n'aurai pas de beurre aujourd'hui; songeons à la vache; il est trop tard pour la mener aux champs, mais il y a là sur le chaume de la maison une belle récolte de foin qu'on n'a pas coupée, notre bête ne perdra rien à rester au logis." La vache sortie de l'étable, la faire monter sur le toit n'était pas malaisé; la maison, construite dans un creux, était presque au niveau du sol; une large planche fit l'affaire, et voilà la vache installée commodément dans son pâturage aérien.

Pierre ne pouvait pas rester sur le toit à garder la bête. Il fallait faire la soupe et la porter aux faucheurs; mais c'était un homme prudent qui ne voulait pas exposer sa vache à se rompre les os; aussi lui attachait-il une corde autour du cou; cette corde, il lui fit descendre avec soin par la cheminée de la cuisine; cela fait, il rentra au logis, et, s'attachant la corde autour de la jambe:

— De cette façon, pensa-t-il, je suis bien sûr que l'animal se tiendra tranquille et que rien ne lui arrivera de fâcheux.

Il emplit alors la marmite, y mit un bon morceau de lard, des légumes et de l'eau, la plaça sur les fagots, battit le briquet et souffla le feu, quand tout à coup, *patatras*, voilà la vache qui glisse du toit et tire mon homme en haut de la cheminée, la tête en bas, les pieds en haut. Où serait-il allé? on n'en sait rien, si son heureuse chance n'eût voulu qu'une grosse barre de fer l'arrêtât au passage, et les voilà qui pendent tous deux, la vache en dehors, Pierre en dedans, tous deux entre le ciel et la terre, poussant des cris affreux.

Par bonheur la ménagère n'était pas plus patiente que son mari. Quand elle eut attendu trois secondes pour voir si on lui apportait la soupe à l'heure voulue, elle courut à la maison comme si elle allait y mettre le feu. A la vue de la vache pendu, elle tira sa faucille et coupa la corde. Ce fut une grande joie pour la pauvre bête, qui se retrouvait sur le plancher qu'elle aime. Ce ne fut pas un hasard moins fortuné pour Pierre, qui n'avait pas l'habitude de regarder le ciel les pieds en l'air. Il tomba droit dans la marmite: la tête la première. Mais il était dit que tout lui réussirait ce jour-là: le feu n'avait pas pris, l'eau était froide, la marmite hors d'aplomb; si bien que la Barbe-Grise sortit à son honneur de cette épreuve difficile, sans autre accident que le front éraillé, le nez écorché et les deux joues déchirées. Grâce à Dieu, il n'y eut de cassé que le pot au feu.

Quand la ménagère entra dans la cuisine et qu'elle vit son mari tout penaud et tout sanglant:

— Eh bien, cria-t-elle en mettant ses deux poings sur ses hanches, qui donc a toujours raison au logis? J'ai fané, j'ai fané; me voilà comme hier: et vous, monsieur le cuisinier, monsieur le berger, monsieur le père de famille, où est le beurre, où est le porc, où est la vache, où est notre dîner? Si notre enfant n'est pas mort, certes ce n'est pas à vous qu'on le doit. Pauvre petit, si tu n'avais pas ta mère!

Sur quoi elle se mit à sangloter; elle en avait besoin. La sensibilité, n'est-ce pas le triomphe de la femme, et les larmes ne sont-elles pas le triomphe de la sensibilité?

Pierre reçut l'orage en silence, et fit bien; la résignation convient aux grands courages. Mais à quelques jours de là les voisins s'aperçurent qu'il avait changé la devise de sa maison. Au lieu de deux mains jointes qui portaient un cœur entouré d'un ruban bleu et surmonté d'une flamme éternelle, il avait peint sur le fronton une ruche tout environnée d'abeilles, avec l'inscription suivante gravée en gros caractères:

Les abeilles piquent fort,
Les méchantes langues plus encor.

Ce fut toute sa vengeance pour ce jour-là, mais le diable n'y perdit rien.

ÉDOUARD LABOULATÉ.

Paule et Marie.

Suite.

— Vous ne vous occupez pas de Marie, disait-il à sa femme.

— Laissez-moi donc, disait Mme Hingréze, puisque vous en avez fait votre idole.

— Une jolie idole! disait le colonel, si vous vouliez bien dire un tyran, un despote, que vous n'avez forcé à aller chercher. Bientôt j'aurai abandonné tous mes amis pour promener ce joli minois, c'est d'un ridicule!

Cependant Marie grandissait à la ferme, sur les genoux de Pierrette, sur les bras du vieux Patouche et à côté de Paule.

Paule était brune, et Marie était blonde.

Les deux enfants s'aimaient. Cependant on ne pouvait laisser Marie indéfiniment en nourrice, et un jour, elle avait déjà six ans, le colonel la ramena chez lui. Quelques pas séparaient seulement la ferme de la Ribyare, et Paule pleura comme si on lui avait enlevé Marie pour toujours. Le colonel promit d'amener Marie tous les jours, et il n'y manqua pas. Pendant que les enfants jouaient, il causait avec Patouche.

— Enseignez le patois à cette petite, lui disait-il, il faut savoir parler la langue du pays où l'on doit vivre. Mais le meilleur professeur était Paule.